LES ÉDITIONS NRF (GALLIMARD) ET LA LITTÉRATURE HONGROISE

 Notre langue est une langue muette, écrit Sándor Márai dans son journal. Ce qui

veut dire qu’elle n’atteint qu’un nombre restreint de lecteurs. Si l’écrivain hongrois

veut faire partie de ce que Voltaire appelle la République des lettres, alors il doit

 changer de langue, ou alors faire triompher les traductions de ses livres.

Contrairement aux Roumains qui ont Ionesco, Cioran, Eliade, écrivains de langue

française ou aux Polonais, avec Joseph Conrad, de langue anglaise, aucun des

grands écrivains hongrois n’a choisi cette solution, malgré quelques essais de courte

durée comme ceux de Gyula Illyés ou de Sándor Márai. Il ne reste donc que le

 chemin épineux de la traduction.

 Depuis la fin du 19e siècle écrivains et hommes de lettres multiplient les efforts

dans ce domaine. Il serait fort utile de faire l’historique de ces efforts; je

renvoie ici les auditeurs aux travaux d’Henri Toulouze, Erzsébet Hanus et de Sophie

Aude. Les bibliographies existantes sont intéressantes, mais il est évident qu’elles ne

concernent que la première couche de l’oignon, pour reprendre la métaphore de

 Péter Esterházy. La réception d’un texte littéraire dans un autre domaine

linguistique devrait comporter aussi d’autres étapes. La première est bien sur le

 passage d’une langue à l’autre. C’est le moment du choix du traducteur, et celui de

 la qualité de la traduction. La deuxième étape est l’apparition d’une maison d’édition,

 le texte traduit est imprimé et mis en vente. Ce n’est pas toujours tout simple, il y a

 par exemple le cas des deux romans de Kosztolányi, traduits et imprimés chez

Sorlot en 1944, mais qui n’ont jamais été mis en vente. Il y a aussi le cas des

traductions publiées par des maisons d’édition de Budapest, comme Corvina ou

alors la Maison de l’Académie hongroise, éditeurs qui ont de gros problèmes de

diffusion.

 Pourtant jusqu’ici le parcours est relativement simple, les acteurs ont l’impression

que l’essentiel est accompli. En fait ce n’est point le cas. On peut affirmer que la

 grande majorité des livres traduits et imprimés sont, pour reprendre l’adjectif utilisé

par Márai, des livres muets. Une troisième étape est à mon sens indispensable,

 c’est le domaine que Gérard Genette appelle épitexte et qui concerne tout ce qui

entoure directement le texte: préfaces, postfaces, critiques, comptes-rendus, et plus

 récemment, des commentaires de lecteurs apparaissant sur les sites des éditeurs et

 des vendeurs. On peut y ajouter la communication de bouche à l’oreille des libraires

qui peut fonctionner de temps à autre, ainsi, d’après Jean Mattern,

ancien responsable chez Gallimard, le succès des deux romans de László

Krasznahorkai, *Tango du Satan* et *Mélancolie de la résistence* s’expliquent de cette

manière. Enfin un dernier ajout, le rôle des universitaires. Lors de colloques franco-

hongrois auxquels j’ai pu participer certains auteurs, comme Kosztolányi, Márai,

Esterházy, Nádas, Kertész, sont traités par des collègues comparatistes français.

Pour donner des exemples concrets: François Soulages de Paris VIII analyse

Kosztolányi, Catherine Mayaux, de Cergy Pontoise, participe au colloque Márai et y

parle du Premier amour., Emmanuel Bouju, de Rennes, dans sa monographie sur le

roman européen de la fin du siècle, traite l’oeuvre de Kertész qui fait partie d’un

corpus des meilleurs romans européen de la période en question.

 En mentionnant le livre de Bouju j’arrive au quatrième stade de ma théorie, stade

qui est celui du dialogue. En effet la Weltliterature n’existe que par le dialogue des

auteurs, des formes et des oeuvres, comme le dit Babits ou alors Curtius ou Antal

Szerb, dialogue dépassant les frontières géographiques et temporelles, et par

conséquence linguistiques. Il s’agit, bien sur de la problématique du canon. La

 formation des canons est un processus extrêmement compliqué, en plus, il est

 quasiment impossible à saisir avec les termes que nous employons. Il s’agit d’un

côté d’un problème sociologique, mais qu’il est difficile de décrire avec les outils de la

 sociologie car l’essentiel du phénomène est purement qualitatif.

 Je me contente donc ici d’un seul aspect de la problématique qui nous occupe,

celui du rôle des éditeurs dans le processus de canonisation. *La Nouvelle Revue*

*française*, fondée en 1908 est certainement la plus importante des éditeurs français.

 La plupart des grands écrivains du 2Oe siècle sont des auteurs de Gallimard ou

 alors sont devenus des auteurs Gallimard. L’instrument le plus efficace de

 canonisation est la série Pléiade. Cette série peut être considérée comme un

corpus presque complet. Depuis 1938 des auteurs non-français apparaissent

également dans la bibliothèque de la Pléiade qui devient ainsi une référence de

première importance du point de vue de la Weltliteratur.

 Gisèle Sapiro qui a pu étudier les documents et les correspondances se trouvant

dans les archives de Gallimard nous montre dans un article passionnant comment

fonctionne la machine canonisante. L’exemple qu’elle choisit est le parcours de

William Faulkner. Le but de l’éditeur est l’attribution du prix Nobel à l’auteur . La série

Du monde entier publie a partir de 1933 jusqu’a 1939 six volumes du romancier

 américain, puis après la rupture dûe aux années de guerre, il reprend la série en

 1946. Quand Faulkner reçoit enfin le Nobel en 1949, neuf de ses livres sont

déja disponibles en français. Mais entretemps les petits intrigues, les coups de

pousse ne cessent jamais. Faulkner est un auteur maison qu’il faut soigner.

 La politique éditoriale des grandes maisons est un curieux mélange de plusieurs

but à suivre, souvent contradictoires entre eux. L’imprératif de la qualité est

contrebalancé par l’impératif du profit à réaliser. Ce qui adoucit cette contradiction

c’est l’intelligence de certains dirigeants qui mènent une stratégie à long terme. Ainsi

l’investissement dans un romancier inconnu en 1920 peut porter ses fruits des

décennies plus tard car le titre qui reste présent dans le catalogue est vendu petit à

petit, mais le chiffre réalisé devient ainsi impressionnant. La publication des textes

traduits peut être ainsi considéré de deux façons : recherche de la qualité d’un

côté, investissement incertain de l’autre.

 Avant de venir au concret j’aimerais indiquer encore un facteur qui joue un rôle

 important dans les choix des grands éditeurs : c’est le foire de Francfort. Organisé

en octobre ce foire du livre réunit les représentants les plus puissants de l’édition.

L’influence allemande y est prépondérente. Si un livre hongrois est déjà disponible à

ce moment en traduction allemande, il passe beaucoup plus facilement la barre.

Le rôle des responsables n’est donc époint négligeable. Ainsi Yannick Guillou

 responsable de la série Du Monde entier entre 1975 et 1996 prend conseil

bien souvent auprès de François Erval, germaniste d’origine hongroise, créateur de

la série Idées chez l’éditeur. Jean Mattern de formation comparatiste, né en Alsace,

 responsable entre 1996 et 2016 est également germanophone, tandis que l’actuelle

 responsable du domaine hongrois, Katharina Loix van Hoof est une Allemande.

 La série du monde entier naît donc en 1931. Pendant la période d’entre-deux-

guerre malgré l’activité débordante de certains intermédiaires il n’y a que trois

publications hongroise à la NRF*, les Révoltés* d’Alexandre Márai en 1933, La

 *Monastère noire* d’Aladár Kuncz en 1937, et *Ceux des Puszta* de Jules Illyés en

1943 . L’intermédiaire principal de cette période-là est Ladislas Gara. Il est en

contact avec plusieurs éditeurs et son travail inlassable porte certainement des fruits.

Dans un article qu’il publie en 1933 dans la revue hongroise *Nyugat* il explique bien

clairement le but qu’il poursuit et la méthode qu’il emploie pour y parvenir. Chez la

NRF il apparait comme traducteur ou co-traducteur travaillant en équipe avec un

 traducteur français.

 En lançant la série du Monde entier l’éditeur prévoyait y associer des écrivains

 français. Ainsi le roman de Kuncz est préfacé parJacques Lacretelle, romancier bien

 estimé à cette période*. Ceux des Pusztas* est préfacé par Aurélien Sauvageot, autre

 personnage clé des rapports franco-hongrois dans les années 1920-1930. Le choix

 de ces trois livres est judicieux, mais il faut constater que leur impact a été très

 faible. Márai doit attendre encore soixante ans pour devenir connu. Le roman de

 Kuncz est repris en 2014 par un petit éditeur, et y est présenté comme un texte

 dévoilant un moment historique oublié. *Ceux des Pusztas* qui sera retraduit et

 republié en 1962 est présent curieusement en ses deux versions dans le catalogue

 Amazon. La première publication est commentée par deux lecteurs, une opinion

 positive, une autre négative.

 La période d’après-guerre présente une image bien ecléctique. Albert Gyergyai,

déjà en contact avec le cercle NRF dans les années 1930, apparait comme préfacier

du roman de Milan Füst, *Histoire de ma femme*, publié en 1958. Gallimard ne

communiquant que bien rarement le chiffre des ventes, nous ne pouvons que

 supposer que l’excellent roman de Füst ait eu un certain succès, car il est repris en

1994 dans la série Imaginaire, série qui réunit des romans de grande qualité. László

Németh a bien moins d’écho avec *Une possédée*, traduit par Gara et préfacé par

Jules Illyés.

 Deux romans, considérés à l’époque comme importants, mais disparus depuis des

canons, sont publiés la même année, 1971 : *La cinquième sceau* de Ferenc

Sánta, et *Jours froids* de Tibor Cseres. Ils passent quasiment inaperçus et ne sont

que des titres sans signification dans les catalogues. Un volume de György Somlyó

 en 1974*, Contrefables*, traduction de Guillevic, est plutôt le témoignage

 de l’amitié du traducteur qu’autre chose. Il faut signaler encore un livre de Tamás

 Aczél, auteur stalinien et émigré de 1956, mais il n’est qu’un titre de bibliographie.

 Deux autres auteurs sont bien présents à ce moment-là, István Örkény et Gyula

 Illyés. Deux des pièces d’Örkény, *La famille* *Toth* *et Chats* sont adaptés par Claude

Roy, auteur bien connu,, et ses brèves nouvelles paraissent sous l’excellent

 titre *Minimythe*s. Mais malgré les attentes Örkény ne réussit pas à passer la barre.

Le cas de Gyula Illyés est différent. Porté par ses nombreux amis français, il est bien

présent dans l’espace littéraire parisien. A la demande de l’éditeur il réécrit sa

biographie de Petőfi et la publie sous le titre *Vie de Petőfi* en 1962. Sa pièce, Le

 *Favori* est joué et publié  en 1965, tandis que *Ceux des Pusztas* et retraduit donc et

flanqué d’un Déjeuner au château, est publié en 1969. Un préfacier de poids est

associé à cette publication, en la personne de Louis Guilloux dont un roman, Sang

noir est considéré comme un des meilleurs romans du 20e siècle.

 L’épitexte dans le cas d’Illyés est donc bien présent, et est complété par l’image de

 l’écrivain dans le domaine publique : conscience vivante de la nation hongroise, rôle

 bien familier et populaire en France. Le président François Mitterrand, lors de sa

visite officielle en Hongrie, rencontre ainsi Illyés, représentant, selon le schéma de

 l’époque, l’autre Hongrie. Et un an plus tard, en 1982, la mort du poète est annoncé

 à la première page du quotidien *Le Monde*. Mais malgré tout cela les textes en

 question n’atteignent qu’un nombre limité de lecteurs et disparaissent petit à petit du

 discours littéraire.

 A la fin de cette période il faut encore signaler deux publications, le roman de

 György Konrád *Rendez-vous des spectres* en 1990 et le volume de *Poèmes choisis*

de János Pilinszky en 1983. Le livre de Konrád n’a ni de précédent, ni de suite.

Malgré la présence médiatique de l’auteur, son oeuvre restera peu connu en

France. Le cas de Pilinszky est différent. C’est un des poètes les plus estimés de

l’époque, en plus auteur Gallimard, Lorand Gaspar qui publie ce recueil d’adaptation

juste après la mort du poète hongrois. Comme Gaspar est d’origine hongroise le

passage est directe entre l’original et le texte français. Le volume de chez

Gallimard peut être considéré comme un beau succès d’estime. Le maximum dans le

cas d’un livre de poésie.

 Car le choix des livres étrangers chez l’éditeur est réglé par quelques principes

assez simples. Le roman est pratiquement le seul genre accepté (des nouvelles très

rarement). L’auteur doit être assez jeune, mais déjà connu dans son pays, ainsi

qu’en Allemagne, il doit publier régulièrement tous les ans ou tous les deux ans, et

construire ainsi une oeuvre de qualité. C’est le responsable Du monde entier qui

s’appuyant sur un ou deux rapports de lecture ou alors après avoir lu le livre en

question en allemand qui fait la proposition, ensuite c’est son supérieur, le plus

souvent Antoine Gallimard qui prend la décision finale. Les grandes langues sont

bien sur prioritaires.

 Les littératures anglo-saxonnes figurent avec 3178 titres dans le catalogue. La

 littérature hongroise est représentée par une quarantaine de titres. L’allemand,

 l’italien, la russe, l’espagnole (Espagne et Amérique du Sud) sont bien évidemment

 les mieux représentées, tandis que le hongrois est dans le même groupe que

 le polonais, le tchèque, le danois, le finnois, le norvégien, le portugais.

 Pour revenir au concret, en 1985 François Erval publie dans sa collection Idées un

 essai de Péter Nagy, *Libertinage et révolution*. En 1992 paraît dans la collection

 Inconscient une anthologie bien intéressante, dirigée par Péter Ádám : *cinq*

 *écrivains hongrois autour de Sándor Ferenczi* qui réunit des textes de Babits etc.

 C’est en 1982 que je suis entré en contact avec Yannick Guillou, directeur à cette époque. Guillou me déclare à ce moment là qu’il est temps que la littérature hongroise soit dignement représentée dans la collection. Esterházy et Nádas apparaissent à cette époque comme les chefs de fil du renouveau de la littérature hongroise. En effet c’est la première fois que le roman détrône la poésie lyrique et devient ainsi le genre littéraire dominant. Gallimard a le choix entre deux grands pavés, *Termelési regény* de Péter Esterházy et *Emlékiratok könyve* de Péter Nádas. C’est Esterházy qui l’emporte. Je propose deux jeunes traductrices à Guillou, sorties de l’atelier de traduction de Jean-Luc Moreau. *Trois anges* me *surveillen*t, traduit par Agnes Járfás et Sophie Kepes va sortir finalement en 1989. Fidèle à sa politique, Gallimard adopte Esterházy, presque tous ses romans sont traduits et publiés dans Du Monde entier. Entre 1989 et 2017 huit romans d’Esterházy paraissent chez Gallimard : *Trois anges me surveillent* 1989, *Les verbes auxilières du coeur* 1992, Le *livre de Hrabal* 1994*, Une femme* 1998, *Harmonia Caelestis* 2OO1, *Revu et corrigé* 2OO5, *Pas question d’art* 2O12*, La version selon* Marc 2O17.

L’éditeur est conséquente, l’épitexte fonctionne, la presse littéraire adopte le romancier hongrois. La continuité de la présence d’Esterházy vu le quota hongrois, laisse finalement relativement peu de place aux autres. Entretemps deux grands auteurs hongrois échappent à Gallimard. Kertész, méconnu pendant de longues années en Hongrie, est sous contrat chez Actes Sud. Jean Mattern qui suit Yannick Guillou à la tête de la collection essaie alors d’acheter les droits de Sándor Márai qui vient de faire une percée en Italie et en Allemagne. En 1958 c’est François Erval qui avait publié chez Corréa dont il était le directeur, les *Braises* de Márai. Le livre passe inapercu. En 1994 Madame Éva Barre soumet à Gallimard une traduction de *La paix* *en Ithaque*, mais l’éditeur refuse ce manuscrit. La traduction va paraître deux ans plus tard chez In Fine, un petit éditeur éphémère. Je suis en partie reponsable de ce refus. Six ans plus tard Márai devient un auteur à succès. Mattern me demande alors de lui rédiger une dizaine de rapports sur les romans les plus importants. Mais Albin Michel est plus rapide, il emporte le marché, Márai devient chez lui un auteur maison.

 Du Monde entier aura plus de succès avec deux autres romanciers hongrois, László Krasznahorkai et György Dragomán. L’éditeur fait en même temps un essai avec Krisztina Tóth és Szilárd Borbély. Mais l’excellent roman de Borbély ne pourra pas avoir de suite, l’écrivain se suicide en 2014. Avec Krisztina Tóth apparaît un nouveau traducteur maison, en la personne de notre ami Guillaume Métayer. Le cas de Krisztina Tóth est en suspense, nous ne savons pas s’il y aura ou non une suite à son excellent volume de nouvelles, *Code barre*.

 Deux romans de Krasznahorkai paraisssent en 2OOO et en 2OO6, *le Tango du* *Satan* et la *Mélancolie de la résistance*. Malgré la modestie du marketing ils ont un beau succès. Ils seront réédités en Folio, la collection de poche de Gallimard. Krasznahorkai a le profile idéal, il travaille beaucoup, publie très régulièrement, a du succès aux Etats-Unis, il serait logique que l’éditeur le lance avec tous les moyens à sa disposition. Mais pour de diverses raisons le romancier change d’éditeur et depuis 2012 publie ses traductions françaises chez une autre maison parisien, Cambourakis.

 Si nous acceptons la théorie de Jacques Borel selon laquelle le grand écrivain est celui qui est capable de renouveler la langue littéraire, alors Esterházy et Krasznahorkai sont les grand romanciers hongrois du dernier demi-siècle. Mais la langue renouvelée rend la tâche des traducteurs bien difficile. De ce point de vue la lecture de Dragomán est plus aisée que celle de ses prédécesseurs.Son premier roman, *Le roi blanc* paraît chez Gallimard en 2OO9 et obtient un succès inattendu. Son deuxième, *Le Bûcher* vient de paraître il y a quelques semaines. Il me semble que Dragomán pourrait être dans les années à venir le romancier hongrois de Gallimard. Il a les qualités nécessaires pour cela.

 Je résume. Depuis un quart de siècle la littérature hongroise est beaucoup mieux connue en France que dans les périodes précédentes. Babits dans un article de 1913 compare la Weltliteratur à un grand musée où chaque littérature nationale possède au moins une salle. La salle hongroise existe, dit-il, mais elle n’est point visitée. Un siècle plus tard nous pouvons affirmer que la salle en question, grâce en grande partie aux Éditions Gallimard, commence enfin à attirer des visiteurs. Elle pourrait en attirer bien davantage si la série Pléiade intègrerait enfin un auteur hongrois. Qui pourrait être Kertész ou alors Esterházy.